

LE DROIT DE LA FEMME



LES SURVIVANCES

PHILOLOGIQUES

DU MATRIARCAT



H.-P. LEGRAND-MENYNSKI

A Madame HÈRA MIRTEL,

hommage respectueux,

H.-P. LEGRAND-MENYNSKI.

AVERTISSEMENT



Les éléments de la présente étude ont paru sous forme d'articles dans "l'Entente" (numéros d'Avril, Mai, Juin, Décembre 1908). On sait quelle place considérable "l'Entente" a prise dans le mouvement féministe. Elle le doit à la direction à la fois très active et très prudente de Mme Héra Mirtel. Laissant résolument de côté certains procédés de propagande un peu bruyants qui, il faut bien l'avouer, ont parfois jeté quelque discrédit sur le féminisme, "l'Entente" s'est engagée dans une voie nettement scientifique, la seule

rationnelle et vraiment efficace, justifiant ainsi sa belle devise : « Notre Dogme, la Science ; Notre Culte, la Vie. » C'est au nom de ce principe que "l'Entente" avec beaucoup de bienveillance a fait accueil aux pages qui suivent. Je l'en remercie vivement, heureux si ces quelques recherches historiques peuvent servir au moins indirectement au progrès de la cause féministe.

Paris, le 12 Mai 1909.

H.-P. L.-M.

LES SURVIVANCES PHILOLOGIQUES DU MATRIARCAT



I

C'est une chose étrange que la femme soit encore obligée de justifier ses droits politiques et de plaider sa cause sociale. Il semblerait pourtant que, un siècle après la Révolution qui a établi les Droits de l'Homme, les esprits eussent pu faire le peu de chemin qui les séparait de la pleine intelligence des droits de la Femme. Cent ans pouvaient suffire pour qu'on s'élevât d'une philosophie masculine à une philosophie vraiment humaine de la société. Il n'en a pas été ainsi.

La force des préjugés et je ne sais quelle conception biblique ou féodale de la famille ont prétendu maintenir le principe de l'asservissement de la femme. Et, de fait, il faut le reconnaître, l'hostilité que les doctrines féministes rencontrent présentement n'a guère pour cause ou plutôt pour prétexte qu'une représentation singulière du rôle de la femme dans l'histoire. Nos érudits de salon se flattent de prouver que la femme a toujours été l'humble et docile servante de l'homme, que durant de longs espaces de siècles, elle n'a jamais cherché à s'émanciper, bref qu'elle est incapable de pensée et d'action personnelles. C'est sur la foi d'une pareille documentation que ces scrupuleux historiens, s'improvisant psychologues, perpétuent ce portrait conventionnel de la femme que nous avons tous vu si souvent retracer. Ils sont d'accord pour lui accorder de la grâce, une nature affectueuse généralement, des nerfs, une sensualité assez délicate pour qu'on puisse l'appeler sensibilité, beaucoup de coquetterie, de la dissimulation autrement dite ingénuité, mais pas d'idées, aucune puissance intellec-

tuelle; quant au mot de raison, il ne saurait être question de le prononcer.

Voilà l'image que l'on se fait habituellement de la femme, et c'est toujours par de semblables considérations que l'on essaye de légitimer son état de sujétion actuelle. Assurément un portrait de cette façon n'est pas radicalement absurde, et il n'est peut-être faux que parce qu'il est incomplet. Il serait en tous cas très aventureux de le prendre pour exact. Cependant, il faut bien reconnaître que beaucoup de femmes se contentent d'être jugées ainsi: on leur trouve une âme sensible, cela leur plaît, le reste leur importe peu. Cette acceptation d'une pareille définition de la nature féminine semblerait la vérifier s'il n'y avait assez d'autres femmes, conscientes de leur dignité intellectuelle, pour se lever et s'insurger contre des jugements aussi systématiques, dictés par l'injustice et par le parti pris du mâle.

En fait cette prétendue inaptitude de la femme à occuper dans la vie politique et sociale une place égale à celle de l'homme ne repose historiquement sur rien de sérieux. Il est certain que la femme a joué à de certaines époques un rôle éclatant qui dément le portrait sommaire et convenu qu'on en fait. La femme est capable de penser, d'agir et même de commander: le passé de l'humanité en fait foi.

La présente étude n'a d'autre but que de grouper quelques uns des faits qui établissent ce rôle prépondérant de la femme. Elle est une page de cette grande Charte du Féminisme à laquelle de toutes parts savants et philosophes travaillent avec une admirable communauté d'idées et l'enthousiasme des grandes causes.

C'est un fait établi que, dans les périodes primitives de l'humanité, le matriarcat fut le principe d'organisation des sociétés. Les travaux de Bachofen, ceux plus récents de M. Durckheim, les études de M. Espiard (1) entre autres, confirment cette théorie de la façon la plus éclatante et la plus précise. Mais ces juristes, ces philosophes ont surtout, autant que je sache, cherché à interpréter les lois, les coutumes, les récits mythologiques et légendaires. Les documents empruntés à la philologie sont peu nombreux et étudiés beaucoup plutôt au point de vue du droit qu'avec un véritable esprit philologique. Il en est résulté que bien des faits grammaticaux ont passé inaperçus, qui pouvaient servir d'appui à la thèse défendue. Ce sont ces faits que je dégagerai ici brièvement.

J'ai abordé cette étude sans aucune idée préconçue. Je dois même dire que je ne suis arrivé au féminisme que par des sentiers de lisière. Au cours de mes recherches grammaticales, j'ai constaté dans les origines et même le développement linguistique du grec et du latin, des traces de façons de parler propres à une civilisation purement matriarcale. Je n'indiquerai ici que les résultats sommaires de mes études, sans entrer dans les détails, car seules les conclusions importent.

Toutefois, qu'il me soit permis d'abord de dire quelques mots sur la valeur *a priori* de ces observations et de fixer la méthode à suivre pour classer et analyser les faits constatés. Le langage, et ceci est devenu une remarque courante, n'est que le vêtement de la pensée, il en suit toutes les flexions, toutes les sinuosités. La façon de s'exprimer d'un individu trahit ses goûts, et je dirai même, ses tics; la langue d'une nation reflète son degré de civilisation et subit la poussée de ses tendances internes. La structure d'un idiome, pour qui se plaît à l'analyser, révèle non seulement la pensée claire de ceux qui l'ont employé, mais

(1) Je dois à l'obligeance de M. Espiard la communication de ses articles non encore publiés.

encore (et j'insiste sur ce point) les idées et les croyances générales qui flottent obscurément dans la subconscience universelle. Les flexions nominales ou verbales, les groupements de mots sont autant de signes dans lesquels se fixent nécessairement les caractéristiques des mœurs et de la civilisation communes. La langue étant le résultat d'un effort collectif, étant une création sociale, ne subit que très peu l'influence volontaire des individus. Toute manifestation d'une puissance universelle est sourde et aveugle, elle est donc vraie et dénuée de tout caractère factice. Et ces traces, parce qu'elles sont involontaires, subsistent longtemps sans être aperçues. La postérité qui veut tout renouveler, ne les voyant pas, ne cherche pas à les supprimer. Ainsi s'explique que la longue période du patriarcat n'ait pas suffi à effacer les vestiges philologiques de la civilisation matriarcale. Il y a donc beaucoup de chances pour que nous puissions rencontrer bien des indices grammaticaux remontant à la plus haute antiquité.

Le domaine de ces études sera restreint au latin et au grec; il est nécessaire de nous limiter dans un champ étroit. Le grec et le latin, on le sait, dérivent du grand rameau indo-européen qui, jailli de l'Iran, rayonnait sur tout ce qui est l'Europe actuelle, et peussait ses derniers bourgeons jusque dans la péninsule Armoricaire. Cet indo-européen était très certainement la langue parlée aux temps lointains où le matriarcat florissait parmi les peuples ariens campés dans les forêts Scythiques. Reconstituer cet idiome serait un trésor de documents à l'appui de la théorie du matriarcat. Entreprise malheureusement impossible! Nous ne connaissons l'indo-européen que par la multitude des langues très différentes dans lesquelles il s'est résolu.

C'est ainsi que sont nés le grec et le latin. Ils se sont développés parallèlement pendant longtemps sans beaucoup influencer l'un sur l'autre. Et voici les conclusions très importantes qui se dégagent de ces remarques préliminaires :

Tout fait que l'on peut noter à la fois dans

le latin et dans les dialectes helléniques, est à coup sûr le résidu d'une tradition linguistique de l'indo-européen. Il est donc possible de le prendre pour base de notre étude. Quant aux autres faits qui sont particuliers au latin ou au grec, ils peuvent être utilisés mais avec beaucoup de circonspection.

Ce sont là les bases de notre méthode. Il importait de les présenter au début afin que les lecteurs et les lectrices puissent juger par eux-mêmes de la valeur des faits et des interprétations.

III

Considérons la première déclinaison des substantifs qui est à peu de chose près identique dans les deux langues sœurs. Certes, ce n'est pas à tort que cette déclinaison est classée dans toutes les grammaires au premier rang. Quelle qu'ait été sur ce point l'opinion des grammairiens anciens qui importe peu, car ils ont souvent donné sur les origines de leurs propres idiomes des explications qui font sourire, on peut affirmer nettement que les flexions de la première déclinaison, par leur simplicité, leur caractère tout particulièrement vocalique, la solidité avec laquelle elles se sont maintenues pendant des siècles en dépit des contractions qui affligeaient les autres déclinaisons, — on peut dire que ces flexions sont les plus anciennes de toutes.

Je m'explique: En grec l'"alpha", en latin l'"a" subsistent à presque toutes les formes: « héméra, héméras, hémérâi, héméran, hémérais; rosa, rosae, rosam, rosarum, rosas. » Ainsi se révèle dans tout l'alignement des flexions une eurythmie, qui n'apparaît pas dans les autres déclinaisons « os, e, ou, etc.; us, e, i, etc. » Cette belle ordonnance n'est pas seulement un caractère extérieur, elle est la manifestation d'une réalité profonde, elle vient de la fixité d'un même élément qu'il faut considérer en lui-même: l'"a".

Si, en évoluant, les formes de la première déclinaison ont plus que les autres gardé leur aspect primitif, ce n'est point un hasard,

c'est en raison de leur sonorité, de leur éclat; partout la voyelle *a*, c'est-à-dire le son le plus plein, à mi-chemin de *ou* et de *i*, ni trop aigu, ni trop grave, facile à prononcer, ne nécessitant pas de contractions musculaires compliquées ni extrêmes: une ouverture moyenne de la bouche, la disposition la plus naturelle de la cavité buccale au repos suffisent pour prononcer un "a". Cette voyelle est une des plus fréquentes. (Ainsi s'explique que l'interjection la plus spontanée soit dans beaucoup de langues *ah* et non pas *i* ou bien *ou*.)

Les conséquences de cette observation incontestable? C'est que, si le son *a* s'est maintenu durant tant de siècles, depuis le moment où nous constatons son existence dans la première déclinaison latine et grecque, il y a beaucoup de chances pour qu'il remonte plus haut encore et que nous soyons en présence de la déclinaison la plus ancienne de toutes. Je sais bien que sur ces origines beaucoup de conjectures ont été faites. Aucune n'est certaine. Celle qui est proposée ici s'appuie sur des considérations phonétiques qui sont de première importance en cette matière. Car les hommes ont toujours spontanément choisi les sons les plus faciles à prononcer, surtout aux périodes reculées où les idiomes n'avaient pas la fixité que les œuvres littéraires peuvent parfois donner à certaines rudesses du langage.

Ce résultat acquis, un fait remarquable s'offre à nos yeux: la première déclinaison est féminine, c'est-à-dire que la plupart des mots qu'elle présente sont du genre faible (je mets à part les noms propres masculins dont il sera parlé plus loin). Cette considération prouve que, en admettant même — ce qui est d'ailleurs certain — l'origine récente de beaucoup de ces substantifs féminins, il y a une tradition féminine de la première déclinaison qui doit être très ancienne.

Dès lors, étant établi, d'une part, que la première déclinaison plonge par ses racines jusqu'aux époques les plus reculées, d'autre part, qu'elle est tout entière marquée du genre féminin comme d'un coin d'origine,

— n'est-il pas hautement probable et même évident que ceci est la conséquence de cela : assurément ce fait que la première déclinaison est féminine vient de ce que la civilisation antéhistorique — dont on sait par ailleurs qu'elle était matriarcale — a laissé là la trace de ses préoccupations sociales. A ces époques d'anthropomorphisme à outrance, il est tout naturel que le genre des mots se soit modelé sur le sexe féminin, la femme étant alors souveraine dans l'humanité.

Je reviens aux noms propres qui suivent la déclinaison féminine. Quoi de plus normal que cette anomalie apparente ? La femme donnait son nom aux mâles durant les époques matriarcales. On conçoit des lors que les noms propres aient continué jusque dans les périodes patriarcales à prendre les flexions féminines. Ainsi s'expliquent les formes : Aeneas, Atreidès, etc.

Autre fait à noter en latin et en grec : la plupart des mots abstraits (mots en *tas* et en *tès*, etc.) sont du féminin. La femme, ayant été à la tête d'une civilisation qui a dû être assez avancée, a donné son empreinte aux premières abstractions. Ainsi a pu s'établir l'habitude de féminiser tous les mots de cette espèce.

Je ne fais que résumer quelques observations entre beaucoup ; il est certain qu'elles sont autant de nouvelles preuves à l'appui du matriarcat, qui, à vrai dire, en a déjà bien assez pour ne plus être contesté. Nous pouvons en trouver d'autres encore dans l'examen plus particulier du grec.

IV

J'ai laissé de côté jusqu'ici les déclinaisons autres que la première et la deuxième latine et grecque. La complexité, la variété de leur désinences, les modifications nombreuses qu'elles ont subies empêchent qu'on puisse les utiliser dans une discussion claire et qu'on en tire des conclusions nettes. Je ne m'en occuperai donc pas davantage.

J'en viens maintenant à l'étude de certains points particuliers au grec. Ces recherches portant sur des faits singuliers, nous les conduirons avec la plus grande prudence.

Considérons la première déclinaison féminine (1^o, F.), la première déclinaison masculine (1^o, M.), et la deuxième déclinaison masculine (2^o, M.). Ainsi se constituent les trois séries suivantes :

| | 1. F. | 1. M. | 2. M. |
|----|-----------------|-----------------|---------------|
| N. | hémér <i>a</i> | néani <i>as</i> | log <i>os</i> |
| G. | hémér <i>as</i> | néani <i>ou</i> | log <i>ou</i> |
| D. | hémér <i>ai</i> | néani <i>ai</i> | log <i>oi</i> |
| A. | hémér <i>an</i> | néani <i>an</i> | log <i>on</i> |

On voit d'après ce tableau que le mot féminin « héméra » et le mot masculin « néanias » ont les mêmes terminaisons sauf au nominatif (N) et au génitif (G). Or, le nominatif « néanias » comparé à « logos » semble bien avoir emprunté à cette forme l'« s » qui le différencie de « héméra », et le génitif « néaniou » n'est évidemment pas apparenté à « héméras » mais à « logou ». Mais, nous l'avons vu, la 1^{re} déclinaison est plus ancienne que la 2^e. D'où vient que « néanias » a pris deux de ses désinences à « logos » dont la forme est plus récente ?

Ce fait étrange a arrêté bien des philologues, entre autres, le savant V. Henry. Jusqu'ici on ne pouvait guère que constater la difficulté. Les explications proposées étaient toutes incertaines.

C'est ici que la sociologie vient au secours de la philologie en péril. Durant la période matriarcale, il n'existait que la première déclinaison et les mots étaient féminins. Vinrent les temps où l'égoïsme et la force masculines triomphèrent enfin des vieilles traditions naturelles. En même temps, s'établirent partout : dans les mœurs, dans le costume, dans la langue, des habitudes nouvelles et en opposition avec celles du passé. Dans le langage en particulier, des déclinaisons et flexions inaccoutumées furent instituées. Ainsi fut créée la deuxième déclinaison presque entièrement composée de mots masculins.

C'est alors que, par un empiètement tout

spontané des habitudes masculines, la désinence ou de la deuxième déclinaison s'est introduite dans la première au génitif, et que le nominatif "néanias" s'est formé à l'image de celui de "logos". Ainsi, par une sorte de corruption et de violence, se constitua la première déclinaison masculine (1), système hybride et qui est pour ainsi dire une monstruosité linguistique.

En même temps, une transformation curieuse s'effectuait. Dans cette déclinaison en *os* que le régime patriarcal avait créée, les hommes introduisirent des noms auxquels fut donné le genre féminin, mais en très petit nombre, exemple : *odos*. Qu'en conclure ?

Que les hommes ont voulu donner le change : voyant que les mots dont ils désignaient les occupations devenues particulières à eux, avaient une allure, une résonance féminine, ils obligèrent en échange les mots féminins à prendre des désinences masculines. Ainsi ces faits compliqués ne s'expliquent que par l'hypothèse d'une sorte de vengeance patriarcale.

Je sais bien qu'à ces époques lointaines les esprits étaient trop frustes pour se poser avec subtilité de pareilles questions et faire tous ces calculs. Je ne veux pas avancer un paradoxe. Ce qui est vrai, c'est que les transformations constatées dans les faits sociaux sont la plupart du temps inconscientes, surtout dans les civilisations encore rudimentaires. Dans l'inconscience des foules, même des plus grossières, il y a une volonté souvent claire et précise, dont chaque individu est lui-même ignorant (2). Il

(1) À noter que ces mots dont la déclinaison fut mutilée, sont en majorité des noms de famille et des noms de fonctions publiques ou militaires (*tamias*, intendant, *politès*, citoyen ; *dikastès*, juge ; *stratiôtès*, soldat, etc.). J'ai montré précédemment que les noms de familles avaient été féminins. Pour les autres, le fait qu'ils ont des désinences féminines prouve que ces mots aussi étaient primitivement du genre féminin ; et par suite les fonctions qu'ils désignent devaient être occupées par des femmes (je renvoie au mythe des amazones) ; C'est dire que toute l'organisation sociale de ces époques reculées était purement matriarcale.

(2) C'est ce que développait magistralement M. Adolphe Espiard dans une de ses causeries qui sont à la fois d'une méthode psychologique si avertie et d'un charme très littéraire (Conférence de Sociologie au Cours Libre de Haute Culture Française, Avril 1903.)

Il y a des inclinations et des haines de cette espèce. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter ici la fourberie et la vengeance masculines. D'ailleurs tous les vestiges matriarcaux n'ont pas été effacés ; c'est la preuve que cette besogne de destruction a été aveugle et non méthodique.

Et ceci ne fait que renforcer nos conclusions. Il est bien plus utile pour le philologue de se trouver ainsi devant une action inconsciente et sociale que devant une volonté individuelle. La première est sûre et vraie, étant la manifestation d'une tendance générale ; la deuxième est factice et arbitraire, isolée et non représentative de la réalité universelle.

Ainsi c'est avec une certitude plus complète que nous affirmons les résultats auxquels nous sommes arrivés jusqu'ici. Le fait que les désinences féminines ont été brutalement masculinisées, le fait que des mots féminins ont dû se plier au joug des terminaisons masculines, sont les marques indéniables du changement social, conséquence de l'avènement du patriarcat.

V

Il convient maintenant d'aborder l'étude d'un phénomène que j'avais, jusqu'ici, laissé dans l'ombre, je veux parler du genre neutre.

A la question : Quelle est l'origine du neutre ? il semble bien difficile de répondre, si l'on s'en tient aux documents et aux faits bruts. Tout ce qui concerne les cas, les genres, les nombres, les rapports syntaxiques élémentaires, est très obscur et même à peu près impossible à élucider, étant donné que ces catégories grammaticales sont inhérentes à l'existence même du langage et qu'elles doivent remonter dans les périodes préhistoriques jusqu'à une époque très lointaine. Au point de vue purement philologique, la question est donc pour ainsi dire insoluble.

Mais on peut la reprendre par le côté sociologique et psychologique. A cet égard,

des conséquences importantes nous apparaîtront en faveur de la thèse du matriarcat.

Une tendance dirige toute la vie intellectuelle de l'humanité, aussi loin que nous pouvons remonter dans la suite des âges : c'est l'anthropomorphisme. Il n'est pas exagéré de dire que cette idée a été le schème moteur de toute la réflexion antique et anté-historique. Lorsque l'homme, sorti de l'animalité, s'est trouvé en face de la nature, et qu'il a été assez dégagé de la vie brutale pour penser, il a tout conçu à son image ; les bois, les eaux, les montagnes, le ciel, sont devenus pour lui des êtres vivants ; l'univers a été peuplé de dieux. Toute la mythologie est née de là. Cette puissance de création fabuleuse est si vivace chez l'homme qu'elle s'exerçait encore pleinement aux temps où la philosophie grecque édifiait ses systèmes, admirables par leur rationalité. Aujourd'hui même en pleine civilisation européenne, il se manifeste encore bien des tendances à ce grossier animisme.

Dès lors, si toute l'histoire des civilisations, si l'étude psychologique de l'homme primitif nous montrent perpétuellement la prédisposition naturelle et invincible de l'humanité à voir dans les choses extérieures des êtres pensants, n'est-il pas extrêmement probable que le langage, lui aussi, a subi l'influence de l'anthropomorphisme ? Les objets étaient des génies ou des dieux, il était inévitable que les noms qui les désignaient, fussent ou masculins, ou féminins, selon le sexe attribué à ces génies ou à ces dieux. Le doute à ce sujet n'est pas permis. Le genre neutre ne répond donc à aucune nécessité primordiale des civilisations préhistoriques. Bien plus, il ne s'explique pas ; le neutre est une conception très abstraite et qui par cela même est venue forcément très tard à l'esprit de l'homme ; il n'a aucun équivalent dans la vie animale telle que la pouvait connaître l'humanité primitive ; or pendant longtemps l'homme ne s'est intéressé qu'à la vie animale parce que cela était sa propre réalité. Ainsi, pour quiconque examine la question avec sincérité et sans idée préconçue, du seul examen

des faits sociologiques, découle cette conclusion : le neutre est un genre grammatical relativement récent ; les deux genres primitifs sont le masculin et le féminin.

Mais cette conclusion elle-même soulève une autre question : Comment s'explique la création du neutre, s'il n'était pas nécessaire ? — Je crois que l'on peut répondre (et ceci est capital pour la thèse du matriarcat) : Le neutre était primitivement un féminin qui a été déformé par le changement de civilisation qui se produisit à l'avènement du patriarcat.

Les mots, à l'origine, étaient masculins ou féminins, ai-je dit, mais les mots n'ont pas été créés d'un seul coup ; le vocabulaire des langues ne s'est formé que lentement, par des apports successifs. Durant la longue période de suprématie matriarcale, cet effort de création n'a certainement pas cessé. C'est à ce moment qu'il est curieux de le considérer. La civilisation étant alors toute imprégnée de l'idée de la femme souveraine et dirigeante, les mythes qui se constituaient à ce moment devaient avoir pour base le principe féminin. Le langage qui n'était presque entièrement que la notation des mythes subissait assurément la même influence. Tout le vocabulaire de ces époques (ou tout au moins la plus grande partie) devait être composé de mots féminins.

Lorsqu'arriva la révolution sociale qui bouleversa l'antique civilisation et mit l'homme au sommet des organisations politiques, le mâle essaya sans aucun doute, à la fois par esprit de domination et par une tendance inconsciente à affirmer sa victoire, d'effacer les marques de la période matriarcale. Ces changements sont très mal connus. Cependant nous avons pu en constater quelques-uns. Ici nous sommes en présence de l'un d'entre eux et non des moins intéressants. Il est très vraisemblable que, parmi la confusion qui se produisit alors dans les mœurs et dans la langue, il a pu se créer un genre hybride qui est le neutre. Les mots, les désinences qui marquent les cas avaient, nous l'avons vu, une tendance naturelle à passer du féminin au masculin,

il a dû se produire des demi-transformations, des mélanges de genres et par suite l'idée de la sexualité donnée aux objets a pu s'atténuer en même temps que disparaissait la signification mythique qui leur était attribuée.

On peut citer bien des faits à l'appui de cette théorie. Si le neutre était ordinairement appliqué aux objets inanimés, comme d'aucuns le prétendent, comment expliquer qu'en latin et en grec beaucoup de noms de choses soient du féminin ? Quant aux substantifs masculins désignant des objets non vivants, ils ont été créés durant la période patriarcale ; leur présence ne fait donc pas de difficulté.

Autre fait : en grec et en latin, la même voyelle *a* marque le neutre et le féminin ; il y a de grandes chances pour que, malgré la différence de longueur de la voyelle dans les deux cas, on ne se trouve ici en présence que d'une seule désinence originelle (1).

N'est-il pas curieux aussi de constater que le mot grec « *genos* » qui est neutre a pour équivalent en latin le mot féminin « *gens* », et n'est-ce pas ici le latin qui a perpétué la véritable tradition ? Et l'on pourrait rapporter encore bien d'autres détails analogues.

La conclusion à tirer ces remarques apparaît d'elle-même : le neutre est sorti non pas du besoin de désigner spécialement les choses non animées, mais de la confusion du masculin et du féminin. C'est un féminin déformé par des influences masculines. Le neutre est un des derniers sursauts du matriarcat primitif.

VI

En terminant cette brève étude sur les vestiges philologiques de l'ère matriarcale, je veux simplement en faire saillir les deux

(1) Il est extrêmement intéressant de noter que la confusion de l'*a* féminin et de l'*a* neutre s'est faite dans le roman : le mot neutre pluriel *folia* a été pris et décliné comme un féminin. C'est un cas remarquable du retour des formes à l'unité primitive.

ou trois grandes conséquences ; les faits parlent d'eux-mêmes, il n'est pas besoin d'insister longuement sur leur valeur.

En premier lieu, un résultat important est acquis : c'est que, durant une très longue période, plus que séculaire, la femme a été le principe de toute civilisation. Ainsi tombe sans recours la grande objection de nos adversaires : " la femme est incapable de penser et d'agir par elle-même parce qu'elle a toujours été socialement sujette ". Non, la femme n'a pas toujours vécu dans cet état de servitude. Bien au contraire, à mesure que nous remontons le cours des âges, nous la voyons plus libre et plus forte, et quand nous touchons aux bornes de l'histoire clairement connue par les traditions, elle nous apparaît prestigieuse et dominatrice.

Il suit de là que l'état actuel de la civilisation n'est pas immuable : la femme n'est pas vouée indéfiniment au même rôle dans la société. Il est capital de pouvoir fixer ce point. C'est pour nous le gage certain de la réalisation de l'idéal féministe. En outre, cette constatation est d'une extrême importance par l'effet moral qu'elle peut produire : elle ne fera qu'accentuer rapidement les progrès du féminisme. Trop souvent encore, il faut bien l'avouer, la femme, par suite de son éducation superficielle, toute en fonction des routines bourgeoises et des modes présentes, par l'absence d'une forte culture générale et le manque de développement de la réflexion personnelle, est plus que l'homme, influencée par le préjugé de ce que l'on appelle les idées courantes. Elle a une fâcheuse tendance à les prendre pour des vérités définitives. Ainsi en est-il souvent de cette idée qu'il y a une impossibilité radicale pour elle à s'aventurer dans le domaine social et politique. Beaucoup voudraient s'affranchir, qui ne l'osent pas, parce qu'on leur a répété que leur idéal n'est qu'une utopie. Il est donc heureux que l'on puisse prouver à la femme qu'elle peut ce qu'elle désire ; car désormais bien des initiatives se déploieront que paralysait jusqu'ici l'idée préconçue d'une incapacité de principe. Ainsi les revendications

féministes se feront plus retentissantes, et ce qui n'était qu'un groupe hier, sera une armée demain.

Un autre fait est à retenir dans les pages précédentes, c'est que, durant les époques de la préhistoire, la femme avait une puissance non pas équivalente à celle de l'homme mais supérieure. De là peuvent naître bien des réflexions et en particulier cette question se pose : Que sera la femme dans la civilisation qui va venir ? Aura-t-elle seulement des droits égaux à ceux de l'homme ou bien redeviendra-t-elle le facteur prépondérant de la vie de l'humanité ? Il est bien incertain de répondre avec précision. Tout au moins peut on affirmer ceci : Le féminisme ne veut pas être une revanche, il ne prétend généreusement qu'à établir la stricte égalité ; mais le féminisme ne sera pas seulement ce qu'il se propose d'être, il sera aussi ce que les faits le feront. Il se peut qu'à la lumière de l'expérience se révèle la nécessité rationnelle d'une prédominance sociale de la femme au moins sur de certains points, par exemple en tout ce qui concerne la garde, l'entretien, l'éducation des enfants et la vie familiale en général. Peut-être la femme reprendra-t-elle juridiquement à son foyer la place à laquelle la maternité semble lui donner droit, c'est-à-dire la première. Ce sont des choses que l'avenir fixera. Quoi qu'il arrive, s'il est vrai qu'une restauration féministe implique nécessairement une hégémonie partielle de la femme, l'homme ne saurait s'en inquiéter, car la femme ne sera appelée à remplir un rôle supérieur à celui de l'homme que dans la mesure où la nature l'y aura spécialement destinée. Il ne peut donc pas s'agir d'un privilège, mais d'une juste répartition des fonctions et des droits.

Il ne convient pas de clore une étude philologique du matriarcat sans poser un problème bien curieux et non sans importance : Quelle sera l'influence d'une civilisation féministe sur le langage ?

Il n'est pas douteux que cette influence doive être très grande, si l'on songe aux marques profondes que l'ère matriarcale a fortement imprimées aux langues primiti-

ves. Il en sera dans l'avenir comme il en a été dans le passé : une évolution sociale qui procède de la pensée et de la raison humaines, se traduit forcément dans ce qui exprime la pensée et ses rapports logiques : à savoir le langage.

Il se produira donc dans les langues modernes, et cela d'une façon toute spontanée, un grand nombre de modifications par lesquelles se manifestera le changement de régime social. Il conviendra d'ailleurs de régulariser et de surveiller cette évolution nécessaire. Et qu'on n'accuse pas ces préoccupations d'être vaines ; si elles ne devaient être poursuivies que pour elles-mêmes, elles n'auraient assurément qu'une minime importance, mais il n'en est pas ainsi : toutes les forces psychologiques et sociales sont étroitement unies, il y a entre elles une incessante et universelle interaction et il ne faut pas espérer d'isoler quelques fils de ce tissu serré. C'est ainsi qu'il ne peut y avoir prédominance d'un élément dans le langage sans que le même rapport de supériorité se retrouve dans la société et la vie politique. Deux exemples entre beaucoup suffiront à mettre cette loi en pleine évidence. Notre syntaxe actuelle renferme beaucoup de tournures qui portent le signe humiliant de véritables injustices masculines, telle la règle qui régit l'accord d'un adjectif avec deux substantifs de genres différents ; selon la formule usuelle, le masculin l'emporte sur le féminin ; symbole remarquable du despotisme universel de l'homme ! Considérons d'autre part, l'"e muet" français, cette admirable voyelle qui, à peine effleurée dans la prononciation, donne à la sonorité de nos mots de si grandes délicatesses et des nuances infinies. C'est un élément véritablement féminin non seulement par son origine historique et son rôle grammatical mais surtout par sa grâce et sa ténuité propres. L'évolution phonétique normale eût été assurément insuffisante à créer de pareilles finesses (1).

(1). Il est à noter que dans beaucoup de langues, il existe de la même façon des suffixes et des terminaisons très gracieuses pour exprimer l'idée féminine : en allemand *in*, en latin *ola*, en ancien français *elette*.

Elle a été sans aucun doute influencée par l'idée de la femme et des qualités qui lui sont naturelles. Qu'on rapproche ces deux faits : le rôle de l'"e muet" et l'hégémonie syntaxique du genre masculin. Ne nous présentent-ils pas une image fidèle de notre société qui reconnaît à la femme toute sorte de charmes et de grâces mais qui lui refuse tous les droits? Bref, des deux côtés c'est la servitude avec beaucoup de compliments. Ce n'est point ici le lieu de poursuivre ces réflexions ; il y aurait des recherches très belles à entreprendre sur ce sujet ; je ne veux qu'en marquer l'opportunité et la réelle valeur.

Après avoir cherché à déterminer les conséquences pratiques de cette étude, il me reste à mettre en lumière un fait dont la valeur spéculative est grande. La femme a eu une action prépondérante dans la formation des idiomes primitifs. C'est elle en particulier qui a fixé et précisé par des vocables les premières idées abstraites. Elle

a constitué le trésor encore humble de la première réflexion philosophique ; mais que ne devait il pas en sortir dans la suite? Lorsqu'il s'agit du développement de la pensée humaine, les débuts sont particulièrement décisifs, ils donnent une direction et impriment un élan ; l'avenir suit dans la voie tracée. Le matriarcat a contribué à orienter l'activité humaine vers le travail de la pensée réagissant sur elle-même. Sans doute le langage n'évoquait alors que des concepts assez élémentaires et frustes, pâles lueurs dans l'ombre enveloppante, mais c'était l'appel de la lumière et de la réflexion pure.

Là est la dignité et la grandeur de cette civilisation. La femme peut revendiquer pour elle-même l'origine du langage et de la pensée humaine ; elle en a, en quelque sorte, la propriété. La langue primitive de l'humanité était réellement la langue de la femme, et la langue de la femme a été créatrice de vie.

